

AN ABSTRACT OF THE THESIS OF

OKIRIKE, Boniface Ifere, for the Master of Arts Degree

in Foreign Languages (French) presented on December 18, 1981

Title: LA DIFFICULTÉ DES RELATIONS AVEC AUTRUI

Abstract approved:

A handwritten signature in cursive script, appearing to read "Harold Shaw", is written over a horizontal line.

This thesis is an indepth study of a theme: "The difficult rapport with the 'other'" as demonstrated by the three characters in Huis clos (No Exit), a philosophical play by Jean-Paul Sartre, the greatest French writer of our time. The introduction gives an outline of the play and what should be expected in the main body of the thesis. The name Sartre strikes a note whenever the philosophy of modern existentialism comes to mind -- this is only mentioned lightly here.

The chapters examine all possible attitudes put up by each of the three characters (locked up in hell according to their past lives) in a relentless attempt to knot a relationship with one of the other two. These efforts are endlessly rendered fruitless by the presence of the third person. This study at each instance compares these attitudes to the realities of life itself, i.e., our actual relationship with one another. Like the three characters, there is nothing one can do about the situation because it stems from our very existence.

The last part shows that if Sartre did so well in his portrayal of this "true to life situation", it is because of his personal experience with the experimental "trio" he tried out three times in his lifetime without success. The "trio" is the most impossible form of human relationship.

LA DIFFICULTÉ DES RELATIONS AVEC AUTRUI

A Thesis

Presented to

the Faculty of the Department of Foreign Languages

EMPORIA STATE UNIVERSITY

Emporia, Kansas

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts

by

Boniface Ifere Okirike

December, 1981

11/2/52
11/2/52
11/2/52


Approved for the Foreign Language Department


Approved for the Graduate Council

427477

D.P.
MAY 01 1952

TABLE DES MATIÈRES

	Page
RECONNAISSANCES	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE	
I. La Biographie de Jean-Paul Sartre	6
II. Le Pour-autrui	13
III. L'Amour	19
IV. A. L'Indifférence	26
B. La haine	29
V. La mauvaise foi	32
VI. Le regard: le symbole du pour-autrui	40
VII. Le thème du trio	46
VIII. Conclusion	53
BIBLIOGRAPHIE	59

REMERCIEMENTS

Je sais un très bon gré au chef du département des langues étrangères, le Dr. David Travis, de tous les soutiens moraux et académiques qu'il m'a donnés au cours de mes études ici à Emporia.

Je n'oublierais pas aussi tous ceux qui ont contribué directement ou indirectement à la réalisation de ce travail.

Que ma famille, particulièrement ma femme Roseline qui souffre mon absence depuis des années, trouve ici l'expression de mes sincères remerciements.

INTRODUCTION

Peut-être le mot "autrui" demande-t-il une explication avant d'aborder cette thèse. Sartre a formulé ce mot pour signifier "les autres." Il l'a fait, bien sûr, pour des raisons philosophiques. Le mot nous rappelle certaines expressions employées par Sartre dans L'Être et le néant: "autrui a barre sur moi," "ma chute originelle c'est l'existence de l'autre," "le conflit est le sens originel de l'être-pour-autrui."¹ "Autrui" est donc un thème principal de la pièce, Huis clos de Sartre, présentée pour la première fois au public parisien en 1944.

Dans La Force de l'âge, Simone de Beauvoir rappelle que le premier titre de la pièce était Les Autres, ce qui jette de la lumière sur l'importance de ce thème d'"autrui" parmi autres comme: pacifisme, la responsabilité envers ses idées, envers les autres, la déperdition morale par l'argent, les contacts difficiles entre les classes sociales. Bref, on peut traiter cette pièce sous plusieurs thèmes.

Les trois personnages de Huis clos sont précisément morts, ou bien, ils ne sont pas morts proprement dit, mais ils sont dans une situation morte, sans aucune ressource sur le plan de l'action. Cette situation, morte des personnages, est celle de morts vivants, que leur refus d'affronter les conditions réelle de l'existence condamne à tourner en

¹ Francis Jeanson. Sartre Par lui-même. (Paris: Seuil), 1955, p. 31.

rond désespérément, en se faisant les uns aux autres le plus de mal possible.

Il se peut que des expériences réelles aient fourni à l'auteur des thèmes de sa pièce. Pour exemple, dans Les Mots (l'autobiographie de son enfance, 1964), Sartre rappelle que depuis l'âge le plus tendre il vécut dans une vision très particulière de la mort. Car, il était considéré par sa famille comme un génie précoce, isolé des autres enfants par l'admiration de sa mère et de son grand-père, il décide de rédiger une oeuvre qui ne serait reconnue qu'après sa mort. Cette oeuvre, dit-il, lui assurerait la posterité dans la mémoire des hommes. Il se mit donc à fréquenter la mort avec délices. Quelle obsession! On voit ici pourquoi ce thème de la mort-vivante tel qu'il apparaît dans Huis clos.

Aussi, la mort de son père empêcha Sartre de connaître l'autorité d'un homme dans la famille. Choyé, mais finalement laissé à lui-même, l'enfant souffrit de cette solitude. Mal préparé au contact avec les autres, à la loi des hommes, vivant replié sur ses rêves, il entretint avec difficulté des relations avec autrui. Ce thème de "l'impossible communication avec autrui" est au coeur de Huis clos.

La pièce commence avec l'introduction d'un personnage dans un salon second Empire par un garçon de service. Le personnage s'étonne de ne pas trouver d'instrument de torture. Pourtant, il perd bientôt sa maîtrise de soi, envisage l'uniforme horreur de sa condition de prisonnier projeté hors du temps et de l'espace, sans espoir de sommeil ni de contact avec le monde extérieur.

Dans sa solitude, il est saisi d'une crise de désespoir; mais heureusement une femme, accompagnée du même garçon, entre. Elle le prend pour le bourreau; mais il le nie vite et décline son identité: "Garcin, homme de lettres." Elle s'appelle Inès, semble très sûre d'elle. Dans cette claustration totale, ils ne tardent pas à se rendre réciproquement insupportables.

Une jeune et jolie femme est introduit à son tour. Elle est d'abord épouvantée, puis aussitôt rassurée, elle se nomme "Estelle." Malgré le fait qu'Inès s'intéresse de très près à elle, Estelle s'adresse plus volontiers à Garcin qui évoque avec nostalgie sa vie de journaliste. Garcin s'interroge aussi sur les raisons incompréhensibles qui ont motivé leur union à trois. Nul hasard, nulle erreur, proclame Inès qui tente de les persuader d'avouer leur faute, car en ce faisant, ils comprendraient leur union en enfer. Elle dénonce voilemment leur mauvaise foi, et quand Garcin veut la frapper elle comprend soudain: "Le bourreau, c'est chacun de nous pour les autres." (Huis clos, p. 147.)

Garcin tente alors de s'enfermer dans le silence et la solitude, tandis qu'Inès s'attache à séduire Estelle. Celle-ci préférerait les regards de Garcin. Vaincue, Inès relance la confrontation à trois. Chacun devra confesser son existence: Ils sont tous trois responsables de la mort de ceux qui les ont aimés. En outre Garcin est un lâche. Inès refuse l'apaisement de la pitié mutuelle que propose Garcin, mais accepterait un pacte qui lui céderait Estelle. Celle-ci se réfugie dans les bras de Garcin, y cherchant une consolation à l'oubli et au mépris qui menacent son souvenir sur terre. Elle lui rendrait en retour la certitude de s'être conduit avec courage, et non de s'être enfui,

d'avoir déserté sa cause. Mais l'implacable lucidité d'Inès interdit au couple de se former. Dégouté de sa lâcheté comme des deux femmes, Garcin supplie l'Enfer de l'engloutir dans des souffrances physiques. La porte s'ouvre il recule, en choisissant pour excuse de ne vouloir laisser triompher Inès. Il décide de rester pour la convaincre.

Elle lui rappelle que l'homme n'est que la somme de ses actes, que sa lâcheté est le résultat définitif de son existence. Estelle cependant nargue Inès en s'offrant à Garcin. Mais tout cela est en vain, car celui-ci ne peut l'aimer sous le regard de l'autre.

Après une tentation "absurde" de meurtre sur Inès, Estelle doit enfin faire face à la réalité de sa situation -- sa propre défaite.

Un atroce éclat de rire les réunit à jamais dans la torture morale mutuelle: "L'enfer, c'est les autres."

Placée hors de temps et de l'espace, cette pièce représente cependant, comme l'examen de la chronologie et des circonstances le montre d'évidence, des préoccupations précises de Sartre vers 1944.

Aussi peut-on se demander pourquoi Sartre a choisi trois personnages qu'il lie de quatre, cinq, ou même dix. Cette forme du "trio", comme on l'appelle, a certainement une signification réelle dans la vie de l'auteur: elle lui rappelle l'échec de ce trio affectif que crurent pouvoir mener à bien Simone de Beauvoir et lui-même avec la jeune Olga et qui n'aboutit qu'à des conflits psychologiques et moraux. Simone de Beauvoir avoue que cet échec fut le choc initial de sa propre oeuvre littéraire: "La mésaventure du trio fit beaucoup plus que me fournir un sujet de roman: elle me donna la possibilité de la traiter."²

² Simone de Beauvoir. La Force de l'âge. (Gallimard: Paris, 1960) p. 374.

Il convient aussi de noter la valeur de l'expérience parce que le trio fournit la meilleure forme pour dénoncer la nature conflictuelle des rapports entre les êtres humains, cette forme étant la plus impossible des relations sociales.

Comment définir avec exactitude le rôle du langage dans la communication avec autrui? Les trois personnages à huis clos ne peuvent s'empêcher de parler, ne peuvent se taire. Pourquoi? Parce que leur co-présence les force à exister non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour les autres. Or le langage est ce lien qui concrétise cette obligation d'exister pour autrui, cette impossibilité de s'isoler dans le silence de l'indifférence.

Dans cette thèse on va étudier, à travers Huis clos, l'ensemble des attitudes possibles entre les hommes, toutes les relations humaines. On va mettre à jour les conflits nés du contact entre trois êtres qui pour se supporter mutuellement vont tenter soit de s'unir tous ensemble ou à deux contre un, soit de se taire et de mimer l'indifférence, soit d'établir des relations de violence. Tout sera échec quelque ce soit: l'amour, l'indifférence, le sadisme, la haine, voire le meurtre. A la fin on serait peut-être convaincu que cette quasi impossible communication avec les autres est réelle, non seulement pour les personnages de Huis clos mais pour nous tous. N'est-elle pas ce que l'on appellerait "notre propre condition humaine."

CHAPITRE I

La Biographie de Jean-Paul Sartre

Il est évident que l'auteur français le plus célèbre de notre époque est sans doute Jean-Paul Sartre. Né à Paris en 1905, fils d'une famille bourgeoise, Jean-Paul Sartre perdit son père tout jeune et fut élevé par sa mère à la Rochelle. Elève de l'Ecole Normale supérieure de 1924-1928, Sartre obtint son agrégation de philosophie à l'âge de vingt-trois ans. Il se destina d'abord à l'enseignement: il enseigna au Havre, puis à Laon, enfin à Paris jusqu'en 1945. Un séjour à l'Institut français de Berlin lui permit de compléter son initiation à la phénoménologie de Husserl, philosophe allemand.

Mobilisé en 1939 à l'éclat de la deuxième Guerre mondiale, il fut fait prisonnier en juin 1940. Libéré en 1942, il participa à la constitution d'un réseau de résistance. A la libération, il tenta de grouper les éléments de gauche non communiste dans un Rassemblement démocratique révolutionnaire et fonda une revue, Les Temps modernes. Dans cette revue, Sartre a contribué à répandre le goût pour les documents, témoignages, reportages à tendance sociales.

En ce qui concerne ses oeuvres, on peut les classer sous trois cadres différents: il est philosophe, romancier, auteur dramatique, essayiste. Avec la publication de La Nausée en 1938, Sartre apporta une innovation considérable à la domaine du romain.

L'importance de la découverte de Husserl fut grande sur le jeune philosophe qui, découvrant la phénoménologie à travers son oeuvre, consacra ses premiers écrits, La Transcendance de l'Ego 1938, au fonctionnement de la conscience à sa perception du monde. C'est ce problème que l'on retrouve d'ailleurs dans les ouvrages littéraires contemporains de ses préoccupations philosophiques, en particuliers La Nausée. Cette oeuvre insiste sur l'absurdité de la vie et le dégoût qu'elle inspire. Les nouvelles du Mur 1939, sont des visions de l'absurde. Les Chemins de la liberté (1945-49) rendent compte de l'effort qui est nécessaire pour construire sa destinée. Les Mots (1964), mérite une place particulière dans les oeuvres de Sartre: c'est son autobiographie dans laquelle il raconte sa jeunesse et sa vie avec une telle franchise qu'on la compare souvent aux Confessions de Jean-Jacques Rousseau.

Sartre conçoit la littérature comme une exhortation à adopter, un programme d'homme et de citoyen. S'engager, se rendre utile à l'humanité, contribuer à faire l'histoire, cette inspiration des romans est également celle des essais groupés sous le titre de Situations (1947-49), de l'étude Baudelaire (1947) et du gros ouvrage consacré à l'écrivain Jean Genêt, emprisonné pour vol: Saint Genêt, comédien et martyr (1952). Genêt est comédien aux yeux de Sartre parce qu'il joue un rôle imposé par sa nature, martyr parce qu'il se voit traité en bouc émissaire par la société, saint parce qu'il ose se glorifier du sort dangereux et infamant qu'il a choisi.

Ses autres ouvrages sont: La P . . . respectueuse, et Morts sans sépulture (1946); Qu'est-ce que la littérature? (1947); Les Mains

sales (1948); ce qui est la lutte de la liberté contre les compromis que toute action politique nécessite. Le Diable et le Bon Dieu (1951), démontre l'absurdité de l'existence qui pose la terrible question de la responsabilité de l'homme abandonné et perdu dans un univers incompréhensible. Le drame des Séquestrés d'Altona (1960), confirme cette idée aussi; Les Mouches (1943), c'est le difficile éveil de la liberté dans une ville de la Grèce antique; Nekassov (1956); Critique de la raison dialectique (1960); Les Troyennes (une adaptation de la tragédie d'Euripide) (1965).

C'est au théâtre que Sartre a fait une carrière la plus brillante. Les quatre premières pièces de Sartre (Les Mouches, 1943; Huis clos, 1944; Morts sans sépulture, 1946; La P . . . respectueuse, 1946) forment un ensemble qui permet de suivre pratiquement la formation de l'idéologie sartrienne. Il voit dans le théâtre une excellente occasion pour mettre en oeuvre des conflits d'idées et de droits et devoirs moraux. Il met toutes sortes de personnages sur la scène pour communiquer ses idées, par exemple bâtards, prostituées, lâches, brigands, morts, et, n'importe qui. Ces personnages se sentent libres à l'intérieur d'une certaine situation. Nous assistons à la délibération par laquelle ils opèrent leur choix existentialiste. Nous partageons leur combat pour parvenir à une sorte d'héroïsme.

Huis clos se détache des autres pièces de Sartre parce qu'elle marque la fin d'une époque dans son oeuvre: le souci littéraire et intellectuel y est encore prééminent. D'autre part son sens et sa portée sont largement indépendants des événements d'actualité, contemporains de sa rédaction. Après Huis clos, ainsi que l'étude

des pièces de 1946 nous l'a montré, Sartre engage son théâtre dans la réalité sociale et politique, ne craignant pas de sacrifier ses dons d'écrivain. L'homme d'action et l'analyste continueront d'écrire, mais même s'il se laisse aller à la création littéraire, il le fait de propos délibéré.

Cette évolution, pour Sartre, signifie sa "libération." Cette libération à laquelle tend aussi son oeuvre romanesque à la même époque, et dont le titre est si explicite: Les Chemins de la liberté. Cette libération c'est celle d'une individualité enfermée, prisonnière dans son individualisme, dans un individualisme pétri d'idées et d'idéaux abstraits qui ne tiennent pas compte de la réalité, des événements où se font les hommes, où ils souffrent, où ils s'opposent.

Pour Sartre, liquider en lui l'écrivain, l'individualiste, c'est tout un. Comme l'a analysé avec précision Francis Jeanson dans son Sartre par lui-même, il s'agit de trouver une issue hors de cette "bâtardise" où se trouve plongé l'intellectuel de gauche qui, par ses privilèges et sa culture faire partie d'une classe sociale qu'il abhorre,³ mais qui ne peut s'intégrer à la classe des opprimés, à cause de ses habitudes et aussi de l'exercice de sa pensée. En un mot la lucidité de sa pensée le dissocie de ses origines, mais il pense trop pour pouvoir agir car sa pensée le dissocie aussi de l'action. Alors quelle autre issue, sinon de faire de sa pensée une action, de rendre sa pensée active et efficace?

Simone de Beauvoir décrit comment s'effectua cette prise de conscience chez Sartre:

³ Ibid., p. 123.

(Il) pensait beaucoup à la'après-guerre; il était bien décidé de ne plus se tenir à l'écart de la vie politique. Sa nouvelle morale, basée sur la notion d'authenticité, et qu'il s'efforçait de mettre en pratique, exigeait que l'homme 'assumât' sa 'situation'; et la seule manière de la faire c'était de le dépasser en s'engageant dans une action: toute autre attitude était une fuite, une présentation vide, une mascarade fondées sur la mauvaise foi.⁴

Par ce biais Huis clos est donc une séparation à cette évolution décisive, puisque son thème est la dénonciation de la mauvaise foi.

(Thème qui court également dans L'Age de raison où Mathieu, comme Garcin, comme Sartre, met à nu ses contradictions. Et voici la morale qui se dégage du roman, de la pièce, du témoignage de Simone de Beauvoir: C'est dans et par l'action, par le choix d'une action que l'on donne sens au monde et à sa vie. Choisisant l'homme d'action contre l'écrivain, Sartre a accompli son choix: l'homme Sartre à étouffé le petit grimaud Jean-Paul tout content de ses écritures.

Cependant, la recherche philosophique reste au centre de ses préoccupations; l'essai, le roman, le drame, la comédie, le script de cinéma, l'article de revue sont autant de moyens pour développer, expliquer, justifier ses idées qui sont rassemblées sous le terme d'existentialisme.

Tout discussion sur Sartre ne sera donc pas complète si l'on ne touche pas sur l'existentialisme. Cette doctrine complexe repose sur trois principes essentielles: (1) "L'existence précède l'Essence," c'est-à-dire qu'un être humain à sa naissance n'est rien, il ne fait qu'exister; ce qu'il devient, (son "essence") est le résultat de ses actions; (2) l'homme est libre de déterminer ses actions, en faisant

⁴ Op. cit., p. 442.

des choix; étant libre, il est complètement responsable de ses actions; (3) le monde est illogique, absurde; il n'y a ni lois morales, ni lois divines; Dieu n'existe pas, car l'existence de l'homme exclut l'existence de Dieu. Il ne saurait être question d'une nature humaine préexistante: l'homme est l'avenir de l'homme, l'homme est ce qu'il se fait. Voilà en quoi Sartre peut affirmer que "l'existentialisme est un humanisme." On peut affirmer avec justesse que Sartre consacre tous ses écrits pour avancer cette doctrine.

La perte de son père à l'âge plus tendre (il n'avait guère deux ans) a eu une très grande influence dans l'enfance de Jean-Paul -- il fait plusieurs allusion à cet événement dans Le Mot, son autobiographie. Il a dit personnellement à Francis Jeanson:

Je n'ai jamais connu le sentiment de la propriété, . . . rien ne m'a jamais appartenu, puisque j'ai d'abord vécu chez mes grands-parents, et qu'après le remariage de ma mère, je n'ai pas davantage pu, chez mon beau-père, me sentir chez moi; ce sont toujours les autres qui me donnaient ce dont j'avais besoin. . . .⁵

Vers huit ou neuf ans, il écrivait déjà des "romans," pas de romans à proprement dire, il se racontait par écrit des histoires plus ou moins démarquées des petits romans d'aventure qu'il avait lus. Etonnant, n'est-ce pas?

Mis en congé illimité en 1945, il entreprit son premier voyage aux Etats Unis comme journaliste. 1949 et les années suivantes il fit de nombreux voyages, en particulier aux Etats Unis, en Afrique, Islande, Scandinavie, Russie, pour ne citer que les plus importants.

⁵ Francis Jeanson. Sartre par lui-même. (Paris: Ed. du Seuil, 1955) p. 117.

Bref, de 1938 jusqu'à sa mort en 1980, Sartre mena une existence d'un écrivain extrêmement actif au théâtre, dans la littérature du roman et de l'essai, et aussi dans l'action politique.

CHAPITRE II

Le Pour-autrui

Tout au long de Huis clos Sartre montre qu'un homme ne peut exister seul. Un homme est différent d'un objet parce que le premier a conscience de son existence qu'un objet n'en a pas. L'objet ne pense pas au monde extérieur, ne se pense pas; il est enfermé en lui-même. Au contraire, l'homme réfléchit, se voit capable de réfléchir: par la pensée il juge le monde et il se juge. Ce jugement est le coeur de notre relation avec autrui: Francis Jeanson écrit: "Les personnages de Huis clos se sont coupés du monde humain et livrés sans recours au jugement des autres. . . ." ⁶ Garcin ne cesse pas de nous rappeler que ses copains, ses camarades de combat parlent de lui, le jugent: "Ils ne m'oublient pas, eux. Ils mourront, mais d'autres viendront, qui prendront la consigne: je leur ai laissé ma vie entre les mains." (Huis clos, p. 174.) Ils se jugent aussi eux-mêmes; ils se pensent: Il y a Inès qui dit à Garcin:

Tu es un lâche, Garcin, un lâche parce que je le veux, tu entends, je le veux! Et pourtant, voici comme je suis faible, un souffle; je ne suis rien que ce regard qui te voit, que cette pensée incolore qui te pense. (Il marche sur elle, les mains ouvertes.) Ha! Elles s'ouvrent, ces grosses mains d'homme. Mais qu'espères-tu? On n'attrape pas les pensées avec les mains. Allons, tu n'a pas le choix. . . . Je te tiens. (Huis clos, p. 180.)

Si l'homme vivait seul, il serait totalement libre puisque seul pensant le monde, celui-ci n'existerait que pour lui. En revanche,

⁶ Francis Jeanson. Sartre par lui-même, Seuil, p. 30.

en présence des autres notre pensée ne peut pas tenir compte seulement d'elle-même mais aussi de celle des autres :

Inès:-- . . . Arrêtez-vous votre pensée? Je l'entends, elle fait tic tac, comme un réveil, et je sais que vous entendez la mienne. Vous avez beau vous rencoigner sur votre canapé, vous êtes partout, les sons m'arrivent souillés parce que vous les avez entendus au passage . . .
(Huis clos, p. 153.)

Le regard que je jette sur le monde est constamment contredit par celui que les autres jettent sur lui. Aussi entre ma pensée et celle d'autrui s'établit insensiblement un conflit, nos visions du monde faisant exister le monde différemment. C'est-à-dire que la vision des autres heurte la mienne. La liberté de l'autre a tendance à supprimer la mienne en détournant les choses des significations que je leur donne en leur accordant d'autres.

L'existence de l'autre me fait courir un danger encore plus grand :

L'autre me juge, me pense, fait de moi l'objet de sa pensée. Je depends, pour ainsi dire, de lui parce que sa liberté m'a réduit à l'état d'objet: Je suis en danger. Et ce danger est la structure permanente de mon être-pour-autrui.⁷

En un certain sens, je pourrais jouir de cet esclavage sous le regard d'autrui, car je perds ainsi ma position de sujet, je suis devenu un objet :

Estelle:--Je suis toute petite. Je me vois très mal.

Inès:--Je te vois, moi. Tout entière. Pose-moi des questions. Aucun miroir ne sera plus fidèle. (Huis clos, p. 150.)

Tout cela c'est illusion, car cette réduction à l'état d'objet ne détruit pas ma position de sujet. Au contraire elle la sollicite: je n'ai même pas confiance à ce regard :

⁷ J.-P. Sartre. L'Être et le néant. Paris, Gallimard, p. 326.

Estelle:--Est-ce que j'ai bien mis mon rouge à lèvres?

Inès:--Fais voir. Pas trop bien.

. . .

Estelle:--Hum! Et c'est bien? Que c'est agaçant, je ne peux plus juger par moi-même. Vous me jurez que c'est bien? (Huis clos, p. 150.)

La position de sujet d'Estelle n'est pas détruite bien qu'elle jouisse de cette autre position d'objet. Elle ne peut sortir de sa condition d'être à la fois sujet et objet. Sartre dit dans L'Être et le néant: "Je dois m'établir dans mon être et poser le problème d'autrui à partir de mon être."⁸ Pourquoi? Parce qu'en me pensant, l'autre établit un jugement sur moi, et je dois tenir compte de ce jugement pour me connaître désormais. Inès appelle Garcin un lâche, et celui-ci sait que ce jugement d'Inès est juste; il veut la convaincre:

Garcin:--C'est toi que je dois convaincre: tu est de ma race. T'imaginais-tu que j'allais partir? Je ne pouvais pas te laisser ici, triomphante, avec toutes ces pensées dans ta tête; toutes ces pensées qui me concernent. (Huis clos, p. 178.)

Francis Jeanson souligne cette affirmation: "Autrement dit, l'autre m'oblige à me voir à travers sa pensée, comme je l'oblige réciproquement à se voir à travers la mienne. C'est le problème central de Huis clos."⁹ Donc: "pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre."¹⁰

⁸ L'Être et le néant. Gallimard, p. 300.

⁹ Sartre. L'Existentialisme et un humanisme. Nagel, p. 66-67.

¹⁰ Francis Jeanson. Le Problème moral et la pensée de Jean-Paul Sartre. Paris, Ed. du Myrthe, 1947, p. 215.

Il est évident aussi que plus une conscience se sentira coupable, plus elle aura tendance à charger autrui pour se défendre de son jugement, de la portée de son jugement. Les trois criminels de Huis clos tentent par mille biais de s'imposer aux autres, par une quelconque supériorité, pour être exempts de leur jugements.

Le dilemme de l'homme sartrien oppose son désir de solitude (c'est-à-dire sa peur de jugement des autres) et sa tension vers eux, nécessaire à la révélation de sa propre existence. Mais l'intrusion de l'autre signifie un viol intolérable de la personnalité que notre mauvaise foi a projetée: les réactions d'Estelle aux questions d'Inès et Garcin: "Laissez-moi tranquille. Vous me faites peur . . ."
(Huis clos, p. 158.) Intrusion inévitable: L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien qu'à la connaissance que j'ai de moi. Le "monde de l'intersubjectivité" nous emprisonne de l'intérieur: c'est à cette règle que croit pouvoir échapper Garcin en proposant le pacte du silence à Inès et Estelle: "Se taire. Regarder en soi, ne jamais lever la tête. . . ." (Huis clos, p. 147.) Or la présence physique de deux personnages dans la même cellule rend cela impossible. C'est tout le problème du langage que Sartre dans Situations I aborde ainsi:

Reste que l'autre est là, qui comprend à son gré mes paroles, ou qui peut refuser de les comprendre . . . Voilà cette femme immobile, haineuse et perspicace, qui me regarde sans mot dire, pendant que je vais et je viens dans la chambre. Aussitôt tous mes gestes me sont aliénés, volés, ils se composent là-bas, en un horrible bouquet que j'ignore; là-bas je suis gauche, ridicule. Là-bas, dans le feu de ce regard. Je me redresse, je butte contre cette lourdeur étrangère qui me transit. Et je deviens, là-bas, trop dégagé, trop fat, ridicule encore. Voilà tout le langage: c'est ce dialogue muet et désespéré. Le langage c'est l'être pour autrui . . . Mais s'il est vrai

que parler, c'est agir sous le regard de l'Autre, les fameux problèmes du langage risquent fort de n'être qu'une spécification régionale du grand problème ontologique de l'existence d'Autrui.¹¹

A partir de cette description, on comprendra comment la mise-en-séquestration des personnages de Huis clos revient à mener une expérience fondamentale sur le langage comme mode d'être pour-autrui.

La séquestration, qu'on vient de mentionner, aura aussi l'intérêt de provoquer l'écroulement de toutes les barrières sociales (politesse, respect humain, hypocrisie. . .) qui rendent la société possible. Ni le barrage de la politesse proposé par Garcin (Huis clos, p. 136), ni les réticences d'Estelle à ce livrer (Huis clos, p. 158-60) ne tiendront longtemps contre les désirs qu'ont les autres de torturer leur entourage pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont meilleurs que lui. Il faut que l'autre soit aussi un assassin pour qu'il soit ma victime en même temps que je suis la sienne. Cycle infernal, car mon partenaire, pour les mêmes raisons d'autojustification, ne cessera de m'affliger. Si la culpabilité de l'autre me justifie, l'autre éprouvera le même besoin de me rappeler constamment la mienne.

Inès:--Nous sommes en enfer. Et personne ne doit venir.
Personne. Nous resterons jusqu'au bout seuls ensemble.
C'est bien ça? En somme, il y a quelqu'un qui manque
ici: c'est le bourreau. . . . Le bourreau, c'est chacun
de nous pour les deux autres. (Huis clos, p. 147.)

La torture morale serait-elle encore pire que la torture physique? Huis clos pose cette question; (et Morts sans sépulture pose la même question en en dénonçant la fausseté. Garcin, qui s'écrie: "Plutôt cent morsures, plutôt le fouet, le vitriol, que cette souffrance de tête,

¹¹ Sartre. Situations I. Gallimard, p. 236-37.

ce fantôme de souffrance, qui frole, qui caresse et qui ne fait jamais assez mal." (Huis clos, p. 177.) reste cependant. L'épreuve physique n'a de sens que par la connaissance qu'elle apporte de soi. Et ici encore l'incarcération concentre parfois sur un acte, sur une parole, la révélation de ma nature.

Voilà ce que l'on appellerait une situation irrémédiable. Oui, elle est irrémédiable car l'homme en faisant partie de la société se livre au jugement des autres, s'il le veut ou non. Il est à la même fois sujet, jugeant, et objet, jugé. Même la mort, comme on le sait très bien, et Sartre le montre bien dans Huis clos, ne peut sauver l'homme de cette situation née de la conséquence inéluctable de sa propre existence. L'enfer, n'est-il donc pas les autres?

CHAPITRE III

L'Amour

On vient de voir que nos relations sont un conflit permanent car comme je juge l'autre, dans la même façon, il me juge. Je fais de lui mon objet; il me fait réciproquement son objet. C'est un cycle infernal. Nous nous craignons, mais il y a une solution, et cette solution se trouve dans l'amour.

Dans l'amour, je veux être l'objet de l'autre, c'est-à-dire que je veux qu'il m'aime. Mais l'autre veut également que je l'aime, que je fasse de lui mon objet. Autrement dit quand j'accepte de perdre mes prérogatives de sujet l'autre me contraint à être sujet. Nous continuons comme ça et un équilibre éphémère est établi.

Je l'appelle éphémère parce qu'il est instable. Sartre a bien dit:

J'exige que l'autre m'aime et je met tout en oeuvre pour réaliser mon projet: mais si l'autre m'aime, il me déçoit radicalement par son amour même: j'exigeais de lui qu'il fonde mon être comme objet privilégié en se maintenant comme pure subjectivité en face de moi; et, dès qu'il m'aime, il m'éprouve comme sujet et s'abîme dans son objectivité en face de ma subjectivité. Le problème de mon être-pour-autrui demeure donc sans solution, les amants demeurent chacun pour soi dans une subjectivité totale.¹²

Sartre dénonce donc l'illusion et dupéerie de l'amour et il donne cette preuve dans Huis clos: Garcin et Estelle veulent s'aimer, tenter

¹² Jean-Paul Sartre. L'Être et le néant. Paris, Gallimard, 1943, p. 444.

de vivre dans l'illusion, mais que surgisse une Inès, un tiers et tout s'écroule, car sous le regard de ce tiers les amants deviennent deux objets: Garcin: "Laisse-moi. Elle est entre nous. Je ne peux pas t'aimer quand elle me voit." (Huis clos, p. 182.) C'est comme ça parce que les amants ne peuvent plus se mentir sur la véritable nature de celui qu'ils aiment et dont ils auraient voulu qu'il fût un pur sujet: L'auteur le démontre bien aussi quand il dit:

Il suffit que les amants soient regardés ensemble par un tiers pour que chacun éprouve l'objectivation, non seulement de soi-même, mais de l'autre. . . . L'Amour est un absolu perpétuellement relativisé par les autres.¹³

Autrement dit un couple solitaire peut (sur le mensonge) édifier un équilibre plus ou moins stable. Avec le tiers, l'illusion se dissipe nécessairement. Oui, aucune union ne sera stable sous le regard d'un tiers.

Prenons pour le premier exemple la tentation d'Inès de nouer une union homosexuelle avec Estelle; celle-ci ne veut pas y être réduite. Elle est attirée par Garcin, un homme qu'elle possédera comme elle sera possédée par lui:

Inès:--Tu ne veux pas qu'on se tutoie?

Estelle:--Tu me jures que c'est bien?

Inès:--Tu es belle.

Estelle:--Mais avez-vous du goût? Avez-vous mon goût?
Que c'est agaçant, que c'est agaçant.

Inès:--J'ai ton goût, puisque tu me plais. . . .

Estelle:--Je te plais?

¹³ Ibid., p. 444.

Inès:--Beaucoup!

Estelle, désignant Garcin d'un coup de tête:--Je voudrais qu'il me regarde aussi.

Inès:--Ha! Parce que c'est un homme. (A Garcin) Vous avez gagné. (Garcin ne répond pas.) Mais regardez-la donc! (Garcin ne répond pas.) . . . vous n'avez pas perdu un mot de ce que nous disions (Huis clos, p. 151-52).

Ceci démontre aussi que la présence même de Garcin rend impossible ce projet d'union homosexuelle que tente Inès.

Sur la base d'une possession réciproque, c'est-à-dire de l'amour, un d'eux va chercher un accord avec l'un des deux autres contre le troisième. Cette fois, Garcin fait des avances brutales et vulgaires à Estelle:

Garcin:--C'est bon. Je suppose qu'il fallait en arriver là; . . . (Il va vers Estelle et lui passe la main sous le menton.) Alors, petite, je te plais? Il paraît que tu me faisais de l'oeil? (Huis clos, p. 153.)

Cependant il butte de sincérité avec Inès, ce qui lui permet de gagner sur deux tableaux, car il manipule bien ces deux mouvements parallèles mais contradictoires, en isolant Inès par sa première attitude, en excluant Estelle (Huis clos, p. 157) par la seconde.

Mais il ne réussira pas; échec totale car la fausseté et l'ambiguïté de cette attitude lui retirent toute possibilité de réalisation; aussi, si Garcin en dialoguant avec Inès séduit effectivement Estelle (qui ne demande que cela), il fait par là même éclater sa mauvaise foi et sa vanité: "Parce que moi je ne suis pas vulnérable," (Huis clos, p. 157). C'est-à-dire qu'il donne prise à la lucidité d'Inès, dont le regard accusateur détruira tout achèvement d'un couple Garcin-Estelle fondé sur le mensonge. La sincérité équivoque des "aveux" de Garcin peut à la rigueur convaincre Estelle -- qui d'ailleurs s'en moque -- mais

l'expérience quotidienne montre que le mensonge, s'il est possible dans un duo, transparait constamment dans le regard du tiers.

Inès et Garcin tentent de s'unir pour arracher les aveux d'Estelle:

Garcin:-- . . . (A Estelle) A toi. Qu'est-ce tu as fait?

Estelle:--Je vous ai dit que je n'en savais rien.

. . .

Estelle:--Laissez-moi tranquille. Vous me faites peur. . . .
(Huis clos, p. 158-60.)

C'est une véritable torture morale ou le sadisme de Garcin (Inès lui fait remarquer qu'il a "une queue de bourreau"), et la méchanceté d'Inès ("Moi, je suis méchante: ça veut dire que j'ai besoin de la souffrance des autres pour exister"), (Huis clos, p. 157) se satisfont de la possession morale de leur victime.

C'est un échec aussi car en le faisant souffrir on réduit l'autre à être son objet. Mais ce plaisir de possession absolue s'arrête lorsque, d'une part, la soumission de la victime obtenue, celle-ci n'est plus qu'un objet pantelant duquel il n'y a plus de plaisir à tirer puisqu'il n'y a plus rien à briser en lui (plus de liberté). D'autre part, même si la victime cède physiquement, elle ne tient tête au fond d'elle-même (Inès: "Et à moi? Tu m'en veux, à moi?" Estelle: "Oui," (Huis clos, p. 160-61). Plus de plaisir, plus de joie à posséder: une telle union ne dure pas.

Garcin maintenant abandonne Estelle à Inès comme gage d'un pacte de bonne volonté ou de pitié qu'il propose à Inès:

Garcin:--Mais, je peux avoir pitié de vous. . . . Je suis sec. Mais de vous, je peux avoir pitié. Il faut que nous perdions ensemble ou que nous tirions d'affaire ensemble . . . (Huis clos, p. 161.)

. . .

Estelle; relevant la tête:--Au secours, Garcin.

Garcin:--Que me voulez-vous?

Estelle, se levant et s'approchant de lui:--Moi, vous pouvez m'aider.

Garcin: Adressez-vous à elle. (Huis clos, p. 163-64.)

Pas de succès non plus, car Estelle n'est pas un objet. Ce pacte, qui révèle, de nouveau, la mauvaise foi de Garcin, ne correspond à la situation, et ceci pour deux raisons:

Premièrement, l'échec de l'indifférence jouée a bien montré que ce n'était pas tant le silence qui comptait, mais beaucoup plus ce qui se passait à l'intérieur de la tête des autres. Et mon imagination ne pourra cesser d'en être tourmentée.

Deuxièmement, Estelle est une femme et une volonté libre: "Garcin, regarde-moi, prends-moi dans tes bras." Il est évident que l'union des intelligences proposée par Garcin exclut la moitié de l'homme, le corps, et que la réduction d'Estelle à un objet est contraire à la nature de sa liberté et à la situation: elle ne se donnera pas à Inès, et y fût-elle contrainte, Inès ne s'en satisferait pas, car ce qu'elle cherche dans le don d'Estelle, c'est celui d'une volonté libre qui accepte de se laisser posséder.

Cette fois Garcin et Estelle se jouent la comédie de l'amour sous le regard d'Inès enflammée de jalousie:

Garcin:--Alors? Tu veux un homme?

Estelle:--Un homme, non. Toi.

Garcin:--Pas d'histoire. N'importe qui ferait l'affaire. .
 . . (Il la prend . . .)

Estelle:--Je te prendrai comme tu es. Je te changerai peut-être.

. . .

Inès:--Estelle! -- Garcin! Vous perdez le sens! Mais je suis là, moi. (Huis clos, p. 169.)

Estelle, à la poursuite de l'oubli de sa situation (ce qui est très claire dans ce dialogue), promet à Garcin l'oubli de sa lâcheté. Par le mensonge physique elle s'appaiserait, par le mensonge moral il trouverait le calme.

Mais cette union échouera aussi, car chacun cherche dans l'amour de l'autre, autre chose que ce qu'il veut ou peut donner. Elle veut posséder un homme qui la fasse exister en la possédant, "Même si tu es lâche, je t'aimerais, là! Cela ne te suffit pas?" (Huis clos, p. 175). Cela ne peut suffir à Garcin qui veut posséder dans la conscience de l'autre la preuve de sa non-lâcheté:

. . . S'il y a une âme, une seule, pour affirmer de toutes ses forces que je n'ai pas fui, que je ne peux pas avoir fui, que j'ai du courage, que je suis propre, je . . . je suis sûr que je serais suavé! Veux-tu croire en moi? Tu me serais plus chère que moi-même. (Huis clos, p. 174.)

A la limite, le couple, comme tout couple, pourrait se réaliser sur l'étroite crête du mensonge réciproque, mais ici l'ironie du regard que porte Inès sur eux: "Ha! elle te dirait que tu es Dieu le Père, si cela pouvait te faire plaisir," (Huis clos, p. 175) rend impossible ce mensonge, comme le faisait plus haut le regard de Garcin pour la comédie de l'homosexualité menée par Inès.

In est donc de toute évidence qu'aucun couple ne sera stable quand un tiers est toujours là (même s'il ne dit rien). Toutes tentations d'amour, tous projets d'union ne seraient pas possibles

quelque soit la combinaison -- Estelle-Inès; Estelle-Garcin; Garcin-Inès; Garcin-Estelle. Le regard brise tout, alors ce n'est pas pour rien si "le regard" est mentionné à peu près quatre-vingts fois dans Huis clos.

CHAPITRE IV

A. L'Indifférence

Expérience quotidienne montre que l'indifférence est absolument impossible en présence des autres. On peut jouer l'indifférence, mais est-ce que l'on peut être vraiment indifférent à tout ce qui se passe autour de soi? Je veux dire, être indifférent et physiquement et dans l'esprit? N'est-il pas vrai que chaque fois que l'on se trouve auprès d'un groupe ou un couple qui discute, on suit "activement" dans la pensée leur discussion, sans être invité, si l'on le veut ou non? Je dis "activement" car on juge, prend parti pour ou contre le sujet de discussion sans mot dire, par conséquence, jouant l'indifférence.

Prenons le cas de Garcin qui tente de s'isoler sur son canapé, d'oublier les deux femmes et de se faire oublier d'elles:

Garcin:-- . . . C'est tout à fait simple. Alors voilà: chacun dans son coin; c'est la parade. Vous ici, vous ici, moi là. Et du silence. Pas un mot: Ce n'est pas difficile, n'est-ce pas?

Estelle:--Il faut que je me taise?

Garcin:--Oui. . . . Se taire. Regardez en soi, ne jamais lever la tête. C'est d'accord?

Inès:--D'accord. (Huis clos, p. 147.)

C'est purement impossible. Car même s'il ne dit rien, il ne peut pas s'empêcher de penser; non, ce n'est pas dans son pouvoir de ce faire. Les femmes ne peuvent oublier qu'il pense: Inès le remarque bien en disant:

Inès:--Ah! oublier. Quel enfantillage! Je vous sens jusque dans mes os. Votre silence me crie dans les oreilles. Vous pouvez vous clouer la bouche, vous pouvez vous couper la langue, est-ce que vous vous empêcherez d'exister? Arrêtez-vous votre pensée? Je l'entends, elle fait tic tac comme un reveil, et je sais que vous entendez la mienne. Vous avez beau vous recoigner sur votre canapé, vous êtes partout, les sons m'arrivent souillés parce que vous les avez entendus au passage. . . . (Huis clos, p. 153.)

Oui. Il entend tout. Il pense tout. Garcin est un sujet, et nous savons très bien qu'il ne dépend pas de lui de n'en être pas un. Sa seule pensée, hors des mots, fait des femmes son objet, et entre elles aucun couple ne sera réalisable pour la même raison que celle envisagée plus haut. Le tiers est ici Garcin qui les empêche par sa seule présence d'élaborer le mensonge amoureux.

Dans la même façon, Garcin, pas plus qu'il ne peut s'empêcher d'être un sujet pensant les deux femmes, ne peut se soustraire à leur pensée, c'est-à-dire, d'être leur objet. Son "indifférence" ne le libérera pas d'elles pas plus qu'il ne peut pas les libérer de sa propre présence. Garcin, lui-même, affirme cette assertion en ajoutant qu'il n'avait pas manqué un seul mot de ce que les deux femmes disaient, qu'il avait beau s'enfoncer les doigts dans les oreilles mais que cela était en vain: il avait tout entendu.

Deuxièmement, Garcin va nier les autres en essayant de s'excluer d'eux non seulement moralement, mais aussi physiquement. Il supplie qu'on le laisse sortir de cet enfer moral, préférant plutôt la torture physique. La porte s'ouvre. Il reste:

Garcin:--Ouvrez! Ouvrez donc! J'accepte tout: les brodequins, les tenailles, le plomb fondu, . . . tout ce qui brûle, tout ce qui déchire, je veux souffrir pour de bon. Plutôt cent morsures, plutôt le fouet, le vitriol, que cette souffrance de tête, ce fantôme

de souffrance qui frôle . . . (Il saisit le bouton de la porte et le secoue.) Ouvrirez-vous? (La porte s'ouvre brusquement, et il manque de tomber.) Ha!

Un long silence.

Inès:--Eh bien, Garcin? Allez-vous-en.

Garcin, lentement:--Je me demande pourquoi cette porte s'est ouverte.

Inès:--Qu'est-ce que vous attendez? Allez, allez vite!

Garcin: Je ne m'en irai pas. (Huis clos, p. 177.)

Non, il ne s'en ira pas, et encore une fois il éprouve sa mauvaise foi et sa lâcheté, qui en fait est la manifestation de celle-ci. Lui qui ne cesse de chercher l'oubli de ses lâchetés passées, dans son recul incarne tout ce qu'il ne voudrait pas être: un lâche incapable d'aligner ses actes sur ses paroles, le journaliste pacifiste qui fuit devant la guerre, le prisonnier qui, en restant, trahit ses propres souhaits. Comme dans chacune des autres tentatives, il fuit devant la "situation."

Dans la solitude de la souffrance physique, il n'échapperait pas au jugement des deux femmes, en particulier à celui d'Inès. C'est pourquoi il veut rester pour la convaincre:

Garcin:--C'est toi que je dois convaincre: tu es de ma race. T'imaginais-tu que j'allais partir? Je ne pouvais pas te laisser ici triomphante, avec toutes ces pensées dans la tête; toutes ces pensées qui me concernent (Huis clos, p. 178).

En outre, dans le choc avec autrui, il éprouve au moins sa liberté, ne serait-ce que dans sa puissance de faire souffrir l'autre. Sinon il ne serait plus que "l'objet" du mépris d'Inès.

Les personnages de Huis clos continueront à rester ensemble, unis en enfer comme on dirait, en se faisant le plus de mal possible; ils

n'y peuvent rien changer. C'est exactement le même dans nos rapports actuels avec autrui: le monde où nous nous sommes jettés est notre enfer, nous sommes condamnés à y vivre ensemble, nous faisant (comme les personnages de Huis clos) le plus de mal possible. C'est ça la vie.

B. La haine

La haine est ce sentiment de vive inimitié qui porte à souhaiter ou à faire du mal à quelqu'un. Estelle tente d'exclure Inès en la tuant, tente aussi de la nier, ce qui est la manifestation concrète de ce qui l'anime depuis longtemps envers elle, à savoir la "haine." En supprimant le tiers elle pourrait constituer un couple avec Garcin. Sa tentative vise donc à la suppression d'Inès comme sujet les pensant, les objectivant, et par là même leur coupant l'issue de l'amour:

Estelle:-- . . . Si vous saviez comme je vous hais! . . .
 Ha! Eh bien, elle ne nous verra plus. (Elle prend le coupe-papier sur la table, se précipite sur Inès et lui porte plusieurs coups.)

Inès, se débattant et riant:--Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais, tu es folle? . . . (Huis clos, p. 182.)

La haine, comme on vient de dire plus haut, est un sentiment qui vise à la suppression de l'autre. Mais c'est un échec également, car haïr, c'est reconnaître par là qu'on ne peut supprimer l'autre, c'est reconnaître que cet autre est un sujet contre lequel je ne peux rien faire d'autre que d'élever des cris, des malédictions. Cette violence d'ailleurs ne signifie-t-elle pas mon échec irrémédiable, mon incapacité profonde à le faire disparaître?

Estelle ne réussira pas: Garcin sauvera Inès, car il a besoin d'elle pour la convaincre. Aussi, Inès est déjà morte, elle est donc inaccessible. Sartre, il se peut, dénonce en elle l'illusoire activité de ceux qui fuient une situation donnée, par un comportement inefficace qui satisfait cependant la mauvaise foi.

Tuer n'a pas de sens, car l'autre en mourant nous fige pour l'éternité dans sa conscience, et par réfraction dans la nôtre; nous ne pourrions désormais échapper à ce jugement irréversible, ce qui rappelle les problèmes de conscience des miliciens dans Morts sans sépulture.

Reste alors la "haine," son cycle, son surgissement, boueux, son échec également permanent, car "haïr," tension maximale de la liberté à la recherche de la destruction d'autrui, est en même temps la reconnaissance de mon asservissement à cet autrui que je cherche à anéantir magiquement, à nier féroce-ment par ma pensée. La haine est la révolte absolue et vaine de ma liberté contre les autres libertés, contre la possession de mon pour-soi par leur-pour-soi. C'est la conduite du pour-autrui dévoilée, les ruses de l'amour, de l'indifférence, ayant été percées.

La haine représente simplement l'ultime tentative, la tentative du désespoir. Après l'échec de cette tentative, il ne reste plus au pour-soi qu'à rentrer dans le cercle et à se laisser balloter de l'une à l'autre de deux attitudes fondamentales.¹⁴

N'est-il pas vrai qu'en haïssant je me fais plus de mal que l'objet de ma haine? Car, chaque fois que je le vois, sa présence, ne me rend-elle pas soudainement malheureux? Ne ressens-je pas automatiquement

¹⁴ Sartre. L'Être et le néant. (P. 484.)

cette amertume déchirante qui gâte tout bonheur, quel que soit l'état d'esprit où je me trouvais? Ce sont des questions à répondre, ce sont des questions qui mettent un point d'interrogation éternelle sur nos rapports avec autrui. C'est la conséquence même de notre existence, la condition humaine qui donne naissance à cette situation: parfois on hait sans aucune raison, sans aucune justification.

Ni par la haine, ni par l'amour, ni par l'indifférence, les personnages de Huis clos ne peuvent sortir de l'enfer dans lequel nous sommes tous plongés, du fait même qu'il y a des autres et que nous sommes bien obligés de tenir compte de leur présence et de leurs jugements. Francis Jeanson a bien dit:

Nous échecs sont des échecs objectives, sur un fond d'existence généralisée, des situations types, fond à partir duquel se dégage à peine individuelle. L'amour enfin n'y est rien de plus que la rencontre de cette tendance qui pousse l'homme en général à vouloir se réaliser dans une plénitude d'être -- avec le fait contingent de l'existence d'autrui, qui menace de rendre cette tentative encore plus vaine.¹⁵

La "psychologie" sartrienne coïncide pleinement avec l'approche phénoménologique descriptive, proposée dans L'Être et le néant, des relations avec autrui. Elle épouse le détail des attitudes possibles entre les deux poles de référence qui sont ceux de "l'amour" et de "la haine," le désir d'être réduit à son en-soi et celui de n'être qu'un pour-soi. Échecs constants dus à l'inaltérable dualité de ma condition (sujet-objet) et celle d'autrui. Comment peut-on surmonter donc ces difficultés des relations avec autrui?

¹⁵ Francis Jeanson. Le Problème morale et la pensée de Sartre. Paris, Ed. du Seuil, 1965, p. 225.

CHAPITRE V

La mauvaise foi

Dans tous mes rapports, de moi à moi, de moi aux autres, je suis constamment de mauvaise foi, à me donner sans cesse "bon conscience," à me fuir. Simone de Beauvoir rappelle comment, vers 1930, Sartre découvrit les pouvoirs de la mauvaise foi:

Sartre forgea la notion de mauvaise foi qui rendait compte, selon lui, de tous les phénomènes que d'autres rapportent à l'inconscient. Nous nous appliquions à la débusquer sous tous ses aspects: tricheries du langage, mensonges de la mémoire, fuites, compensations, sublimations.¹⁶

"Par la mauvaise foi je tente de me masquer ma liberté et la conscience que j'ai de celle-ci, l'angoisse,"¹⁷ Sartre affirme aussi dans L'Existentialisme et . . . Cette tentation maladroite de m'excuser, de me justifier devant l'autre, chaque fois que je n'ai pas agi adroitement, que j'ai fui devant ma liberté et mon devoir, soit par mensonges, par duperies, tricheries, etc., c'est la mauvaise foi par contre la "bonne foi" ou "bonne conscience."

Estelle et Garcin passent leur temps à vouloir excuser leur action passée (la désertation, le mariage, l'infanticide) par ce qu'on appellerait des faux-fuyants (c'est-à-dire le thème du "Qu'auriez-vous fait à ma place?") Mais le regard implacable d'Inès les dénonce.

¹⁶ S. de Beauvoir. La Force de l'âge. (P. 134.)

¹⁷ Sartre. L'Être et le néant. (P. 94-100.)

Cette aliénation de la volonté libre est favorisée par la difficulté qu'éprouve l'homme à se connaître¹⁸ et par la rapide assimilation de notre être au personnage social que nous jouons et qui oblitère à nos propres yeux notre réalité: Garcin se présentant: "Je suis Joseph Garcin, publiciste et homme de lettres." (Huis clos, p. 135.) L'accent est mis sur le "Je suis."

Que je prenne cette apparence au sérieux, et je suis un salaud. Là-dessus se greffe la critique sartrienne de l'humanisme classique.¹⁹ A travers tous les romans, toutes les pièces de Sartre, la dénonciation des salauds est véhémente, angoissée, car ce qu'il y a d'insupportable dans les fuites des salauds devant leur liberté et dans leur prétention de régenter les autres sur leur propre faillite, c'est que pour se justifier, pour s'innocenter, ils cherchent à inoculer aux autres, à leurs victimes généralement, leur faute et leur mauvaise conscience. Les bourreaux des résistants, par exemple, dans Morts sans sépulture veulent persuader leurs victimes de leur lâcheté.

Hors des salauds, ceux qui "se cacheront, par l'esprit de sérieux ou par des excuses déterministes, leur liberté totale, je les appellerai lâches."²⁰

Estelle et Garcin sont les lâches par excellence, et toute la mécanique de la pièce tend à percer les excuses qu'ils ont construites pour se protéger: D'abord le respect des conventions sociales de politesse et de bienséance doit interdire aux autres de questionner

¹⁸ Sartre. L'Existentialisme . . . (P. 29.)

¹⁹ Sartre. La Nausée. (Le livre de poche, p. 165-66.)

²⁰ L'Existentialisme est un humanisme. (P. 84.)

et interroger brutalement. Dès le début de la pièce Garcin propose aux deux femmes de garder entre eux la plus extrême politesse. Estelle, dans sa part, joue à la femme du monde effarouchée par les mauvaises manières de Garcin, quand il voulait retirer son veston, et par la situation sociale d'Inès -- 'employée des postes.' Rapidement ce fragile obstacle sera renversé sous leur curiosité mutuelle, et le "tu," la deuxième personne du singulier, signifiera la mise à nu des êtres. Deuxième exemple: Garcin et Estelle évoquent chacun à sa façon la nécessité pour expliquer leur vie. Ils tentent de se décharger ainsi de leur responsabilité. Mais la pauvreté d'Estelle peut-elle excuser son mariage de raison avec un homme d'âge, le respect de son mari, de son infanticide? Garcin peut-il espérer qu'on oublie sa fuite, que les événements l'innocentent? Un militant pacifiste doit-il fuir quand éclate la guerre? (On devrait se poser les mêmes questions chaque fois qu'on fuit devant ses responsabilités.) Troisièmement, Garcin et Estelle cherchent à aveugler les autres pour mieux s'aveugler. Ils réussissent à renverser à ce point les choses qu'Estelle passerait pour "une petite sainte" et Garcin pour un "héros sans reproche," n'était l'implacable Inès qui les juge (et on a vu qu'elle aussi, elle est jugée par eux).

Ici il faut mentionner le complexe d'infériorité car la mauvaise foi est la manifestation ou bien le résultat du complexe d'infériorité. Garcin sait très bien qu'il n'a pas agi comme il fallait -- il avait fuit devant sa liberté -- mais il ne veut pas faire face à la réalité de sa situation car il ne veut pas que les autres le prennent pour

inférieur. Cela serait l'opposé de tous ses rêves: il avait rêvé l'héroïsme mais avait manqué l'action comme l'implacable Inès à bien dit:

Pourquoi pas? Tu as rêvé trente ans que tu avais du coeur; et tu te passais mille faiblesses parce que tout est permis aux héros. Comme c'était commode! Et puis, à l'heure du danger, on t'a mis au pied du mur et . . . tu as pris le train pour Mexico.

Garcin:--Je n'ai pas rêvé cet héroïsme. Je l'ai choisi.
On est ce qu'on veut.

Inès:--Prouve-le. Prouve que ce n'était pas un rêve. Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu. (Huis clos, p. 179.)

Oui, les actes seuls, et, tourmenté par cette idée il tente à masquer la vraie situation en se réfugiant dans la mauvaise foi, en s'imposant aux autres. Comme tout homme qui est victime de l'infériorité, Garcin joue à la supériorité pour mieux s'aveugler. Francis Jeanson ajoute:

Tel est précisément le cas du complexe d'infériorité--où il ne suffit point de sa déclarer inférieur (car on n'y croirait pas soi-même et la première personne à convaincre pour que la démission soit effective, c'est précisément soi-même), mais où il faut se rendre perpétuellement inférieur à travers des efforts volontaires vers quelque forme de supériorité.²¹

Grace à Inès, il ne réussira pas. Il n'échappera pas à son regard lucid, à cette souffrance morale sous le poids de laquelle il s'écroule. Tout son dilemme est causé par cette présence inéluctable des autres -- s'il vivait seul, peut-être tout aurait été différent. Voilà ce que c'est que la réalité humaine. On est condamné à cette cohabitation presque impossible, condamné à entretenir cette relation difficile avec autrui si l'on le veut ou non.

²¹ Francis Jeanson. Le Problème morale et la pensée de Sartre. (Paris du Seuil, 1947, p. 236-37.)

La lucidité d'Inès donne à penser et joue un très grand rôle dans ses rapports avec les deux autres personnages. Elle constitue, comme on l'a bien vu, une menace à la liberté d'autrui, juste comme ses contre-types de la vie actuelle sont la crainte de ceux qui les entourent. Il y a un proverbe de chez nous qui dit que "Trop de lucidité est un vice aussi bien qu'un anathème." Peut-être un peu d'illusion donne-t-elle une couleur à la vie. Oui, l'illusion, c'est ce qui donne la magie de la vie, car la vie, elle-même, est illusoire et absurde.

Sartre a bien manipulé cette lucidité d'Inès pour démontrer son répugnance pour la mauvaise foi, l'inaction, et l'hypocrisie humaine. Contrairement à Garcin, elle se tait en entrant en enfer: silence qui étonne le garçon lui-même. Aussitôt agressive envers Garcin, elle revendique sa situation avec hauteur, usant même, le cas échéant, de la provocation: "Naturellement je suis prise au piège. Et puis après? Tant mieux s'ils sont contents" (Huis clos, p. 163). Cette authenticité qui rejette tous les alibis ("Pour qui jouez-vous la comédie? Nous sommes entre nous . . . Entre assassins. Nous sommes en enfer, ma petite, il n'y a jamais d'erreur et on me damne jamais les gens pour rien") (Huis clos, p. 146) lui permet de découvrir la mécanique infernale très rapidement et de percer aussitôt la mauvaise foi de Garcin et d'Estelle. Elle admet ses fautes et son châtimeur, elle se connaît ("De la bonne volonté. . . . Où voulez-vous que j'en prenne? Je suis pourrie") (Huis clos, p. 162) et n'a pas à revenir sous un passé qu'elle assume: "Elle est en ordre, ma vie. Tout à fait en ordre" (Huis clos, p. 141). Pas de regrets, une imperméabilité totale au malheur d'autrui: "Je suis sèche. Je ne peux ni recevoir ni donner; comment voulez-vous que je vous aide?" (Huis clos, p. 162.)

Tous ces aspects (lucidité, indifférence au passé, refus des alibis) l'opposent systématiquement à la fuite dans l'oubli et la vie imaginaire que recherchent les deux autres personnages. Elle semble invulnérable, et pourtant. . . . Soit ce dialogue avec Estelle qui trahit d'ailleurs totalement leur personnalité:

Estelle:-- . . . quand je ne me vois pas, j'ai beau me tâter, je me demande si j'existe pour des vrai.

Inès:--Vous avez de la chance. Moi, je me sens toujours de l'intérieur. (Huis clos, p. 149.)

Cette introvertie est une passionnée qui tout en la connaissant parfaitement ne peut échapper à sa passion: "C'est toi qui me feras du mal. Mais qu'est-ce que ça peut faire? Puisqu'il faut souffrir, autant que ce soit par toi" (Huis clos, p. 149). Elle ira jusqu'à relancer la torture lorsqu'elle semble s'appaiser. En se faisant complice de l'enfer, elle tend à le dépasser et surtout fait de deux autres ses victimes, jouissant sadiquement de leur souffrance. (Il y a plusieurs de son type dans les oeuvres de Sartre, par exemple, son attitude rappelle beaucoup celle de Daniel dans La Mort dans l'âme dont l'homosexualité s'allie également au goût de la perdition, aux souffrances insurmontables, à la culpabilité affichée, au satanisme. Dès L'Âge de raison, Daniel trouvait dans le sentiment de sa méchanceté, dans la joie de sa culpabilité, la compensation à sa honte d'homosexuel.)²² Masochisme et sadisme interfèrent constamment dans son âme: elle annonce le personnage de Goetz²³ qui tentera par l'ascèse de la souffrance (imposée aux autres comme à lui-même) de devenir un monstre tout à fait pur.

²² Sartre. L'Âge de raison. (P. 219.)

²³ Sartre. Le Diable et le bon Dieu. Paris.

Mais elle est vouée à l'échec. Tous ses efforts ne sont qu'une tentation de masquer sa honte de l'homosexualité. Daniel dans L'Âge de raison confie à Mathieu: "Tous les invertis sont honteux, c'est dans leur nature."²⁴ Comme Garcin (l'héroïsme), comme Estelle (l'imaginaire), Inès a besoin d'une compensation: la méchanceté. La honte d'Inès vaut la lâcheté de Garcin: elle ne s'y trompe d'ailleurs pas, sachant très bien qu'en outre elle ne peut dissimuler sa honte car l'homosexuel a besoin de s'éprouver honteux dans le regard de l'autre même si cela blesse profondément son orgueil:

Ainsi, "la honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. . . . Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même: j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui . . . Je reconnais que je suis comme autrui me voit . . . On n'est pas vulgaire tout seul . . . Autrui ne m'a pas seulement révélé ce que j'étais: il m'a constitué sur un type d'être nouveau qui doit supporter des qualifications nouvelles. . . . Cet être n'était pas en puissance en moi avant l'apparition d'autrui . . . Mais (il) ne réside pas en autrui; j'en suis responsable . . . La honte est honte de soi devant autrui; ces deux structures sont inséparables."²⁵

Mais ce sentiment de la honte, pour Inès, fait aussi partie de son plaisir. Exister devient pour elle éprouver le mépris de soi et celui de l'autre simultanément, et se venger d'elle-même par la lucidité, de l'autre par la méchanceté.

Ceci explique à côté de son apparente maîtrise de soi, ses chutes lamentables dans le ridicule. Elle sait qu'elle ne pourra jamais posséder que l'ombre d'Estelle, mais cette ombre la honte:

Si on définit l'homosexualité comme une tendance vers le semblable, et l'hétérosexualité comme une tendance vers l'autre, on remarquera que l'introversion d'Inès correspond

²⁴ Ibid., p. 219.

²⁵ Sartre. L'Être et le néant. (Paris: Gallimard, 1943, p. 275.)

parfaitement à ses moeurs. Même dans l'amour pour son amante, elle ne témoigne que de son incapacité d'atteindre l'autre. C'est un pour-soi ramené constamment à soi, ne cherchant dans l'autrui que son semblable, son reflet.²⁶

Sartre donne une leçon morale inconstablement très dure en réunissant la dénonciation de la mauvaise foi à la question des relations concrètes avec autrui. Il dévoile à la fois le jeu faussé des sentiments et autres pièges sociaux, et la vanité de l'individu pris dans les mensonges qui lui permettent de se supporter. Huis clos est donc aussi le jeu de "comment les hommes se mentent entre eux et comment ils se mentent à eux-mêmes."

²⁶ Bernard Lecherbonnier. Profil . . . Huis clos. (Paris: Hatier, 1972, p. 45.)

CHAPITRE VI

Le regard: le symbole du pour-autrui

Il y a un mot qui revient sans cessé dans Huis clos, et ce n'est pas un hasard, c'est le mot "regard." Ce petit mot est utilisé plus de quarante fois dans la pièce. C'est que le regard joue un très grand rôle dans nos rapports avec autrui -- c'est un petit mot qui dit plus qu'il ne semble. Le premier contact qu'on a avec autrui est établi par le moyen du "regard." Il y a des gens qui ne peuvent supporter qu'on les regarde pour longtemps, en particulier, ceux qui sont honteux. (Je me souviens très bien de plusieurs occasions que quelqu'un m'a dit franchement qu'il n'aimait pas la façon dont je le regardais que mon regard semble pénétrer tout son être.) Mais est-ce qu'il y a un être humain qui n'éprouve pas le pouvoir magique du regard d'autrui?

C'est parce que le regard que l'autre jette sur moi me réduit en état d'objet. Le regard est le conflit originel de nos rapports avec autrui, car nos regards se heurtent sans cesse, détournant les choses de la significations que chacun de nous leur donne. Dans le regard se concentre donc l'idée de base: le problème du rapport avec autrui.

Le miroir symbolise la même idée que, regard, regarder, voir, yeux: ils sont employés à plusieurs repris par les personnages. Garcin, à son entrée en scène demande des glaces; Inès fait autant,

et ce n'est pas pour rien -- les deux personnages ne peuvent supporter l'absence de glace dans leur cellule. (Indication de leur similitude de caractère.) Prenons le plus important de ces jeux du miroir et du regard:

Estelle:--Monsieur, avez-vous un miroir? . . .

Inès:--Moi, j'ai une glace dans mon sac. (Elle fouille dans son sac. Avec dépit:) Je ne l'ai plus. . . .

Estelle:--Comme c'est ennuyeux.

(Un temps. Elle ferme les yeux et chancelle. . . .)

Inès:--Qu'est-ce que vous avez?

Estelle rouvre les yeux et sourit:--Je me sens drôle. (Elle se tâte.) Ça ne vous fait pas cet effet-là, à vous: quand je ne me vois pas, j'ai beau me tâter, je me demande si j'existe pour de vrai (Huis clos, p. 148-49).

Oui, quand elle ne se voit pas . . . elle se demande si elle existe car sa beauté lui offre des reconforts, lui donne confiance en elle-même parce qu'elle se sent de l'extérieur. Comme une sépulture blanchie, sa beauté cache tous ses crimes. En se voyant de l'extérieur, c'est-à-dire comme elle croit que les autres la voient, elle est rassurée comme si l'existence comprenait seulement de la chair et de la peau. Non, l'existence humaine comprend beaucoup plus que cela: elle comprend la totalité de l'être -- ce que nous sommes, l'intérieur y inclus. Voilà ce qui fait la différence entre Inès et Estelle; celle-là se sent de l'intérieur:

Inès:--Vous avez de la chance. Moi, je me sens toujours de l'intérieur.

Estelle:--Ah! oui, de l'intérieur. . . . Tout ce qui se passe dans les têtes, est si vague, ça m'endort. . . . Il y a six grandes glaces dans ma chambre à coucher. . . . Quand je parlais, je m'arrangeais pour qu'il y en ait une où je

puisse me regarder. Je parlais, je me voyais parler. Je me voyais comme les gens me voyaient, ça me tenait éveillée. (Avec désespoir.) Mon rouge! Je suis sûre que je l'ai mis de travers. Je ne peux pourtant pas rester sans glace toute l'éternité (Huis clos, p. 149).

Estelle représente la fuite dans l'imaginaire, la fuite magique hors du monde pour le posséder débarrassé de sa réalité qui fait avorter tout projet. Elle peut subsister dans le "comme si" car elle y a toujours vécu. La seule condition est que les autres jouent comme elle, qu'ils acceptent ce mensonge. ("Mais, méfiez-vous de ce type car dans l'intérieur se cache le monstre: du trio, elle est la plus capable d'assassinat.")

Nous comprenons donc pourquoi elle chancelle en fermant les yeux: elle voit, à ce temps-là, cet intérieur qu'elle fuit, cet intérieur sale, plein de crimes. Voilà pourquoi elle est tellement gênée sans miroir. Sans miroir, nous devenons l'objet du regard d'autrui, miroir qui peut nous déformer à volonté. "On me voit, donc je suis. . . . Celui qui me voit . . . me fait être; je suis comme il me voit."²⁷ Mais, je me méfie de ce miroir car il peut être déformant à volonté comme celui d'Inès sur Estelle lorsque celle-ci se penche sur ses yeux pour se maquiller:

Inès:-- . . . Regarde dans mes yeux, est-ce que tu t'y vois?

Estelle:--Je suis toute petite. Je me vois très mal.

Inès:--Je te vois, moi. Tout entière. Pose-moi des questions. Aucun miroir ne sera plus fidèle.

²⁷ Sartre. Le Sursis. (P. 469.)

Estelle:--Mais avez-vous du goût? Avez-vous mon goût?
 . . . Mon image dans les glaces était apprivoisée. Je
 la connaissais si bien. . . . Je vais mourir: mon
 sourire ira au fond de vos prunelles et Dieu sait ce
 qu'il va devenir . . .

Inès:--Là! là! Je suis le miroir aux alouettes; ma petite
 alouette, je te tiens! . . . Hein? Si le miroir se
 mettait à mentir? Ou si je fermais les yeux, si je
 refusais de te regarder, que feras-tu de toute cette
 beauté? (Huis clos, p. 149-51.)

Sans doute que ce miroir, qui est le regard de l'autre, se met à mentir dans la plupart des occasions. Estelle le sait très bien et c'est pourquoi elle ne sera pas à l'aise quelle que soit l'assurance qu'Inès lui donne.

Il va de soi que le regard que nous jetons dans notre miroir nous permet de nous considérer comme objet, comme les autres nous voient, de réintégrer notre unité, en transcendant notre dualité sujet-objet. Le miroir, nous permettant d'être à la fois sujet-regardant et objet-regardé, nous apporte le reconfort dont nous avons tant besoin quand en particulier nous ne savons, comme les personnages de Huis clos, plus très bien où nous en sommes avec nous-mêmes. Estelle tentait de surmonter son existence artificielle en multipliant, dit-elle, les graces dans sa chambre à coucher. Voilà ce qu'on appellerait "l'admiration de soi," et comme nous avons déjà vu, c'est la fuite dans l'imaginaire, ce qui arrive à chacun de nous de temps à autre. Sans miroir, nous devenons l'objet du regard d'autrui, sans miroir nous ne pouvons assumer cette dualité dont nous avons tant besoin pour nous rassurer, sans miroir nous resterions toujours victimes du regard d'autrui qui nous déformerait à son gré.

Sous le regard d'un tiers, comme nous avons déjà vu, aucun mensonge ne subsistera, aucun couple ne sera réalisable. Inès tombe dans des chutes lamentables, malgré sa lucidité, dans sa tentation de séduire Estelle. Ces chutes sont le résultat du regard de Garcin qui fait du couple en formation son objet. Dans l'autre côté, le regard d'Inès rend aussi impossible le couple Garcin-Estelle (Inès: ". . . Mais je suis là, moi. . . . Devant moi? . . . Mais, rappelez-vous, je suis là et je vous regarde. Je ne vous quitterai pas des yeux . . ." (Huis clos, p. 169.)) De telles phrases s'expliquent.

Inès sait très bien aussi le pouvoir magique du regard et l'utilise à son gré. Par exemple, vers la fin de la pièce quand Estelle et Garcin veulent se venger d'elle en jouant la comédie de l'amour: [". . . Serre-moi plus fort contre toi, Garcin; elle en crèvera." (Huis clos, p. 180.)] La jalousie d'Inès ainsi aiguisée, elle crie; elle chante, et enfin invoque la phrase magique qui bouleverse tout: ". . . Je vous vois, je vous vois; à moi seule je suis une foule, la foule, Garcin, la foule, l'entends-tu?" Ceci dit, Garcin lâche prise, et confirmant l'impossibilité de sa situation dit: ". . . avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent. . . . Ha! vous n'êtes que deux? Je vous croyez beaucoup plus nombreuses" (Huis clos, p. 181).

Nous voyons donc le rôle que joue le miroir dans notre existence de sujet-objet, et le rôle bouleversant du regard des autres dans nos impossible relations avec autrui. Lecherbonnier a bien dit:

Le regard de l'autre, c'est sa liberté, une liberté qui m'est étrangère et me possède, c'est la facticité du miroir disparue: je ne puis être objet et sujet pour moi à la fois, comme mon

miroir m'en donne l'illusion. Si je fais de l'autre mon objet en le regardant, il en fait autant de moi: je n'existe pas seule, je suis pour-autrui.²⁸

Cette situation est fragile et inconstante; c'est pourquoi je ne puis jamais me sentir rassurer par mon objectivation d'autrui, et je demeure à son regard dans une atmosphère de conflit perpétuel, car mon souci constant est de contenir autrui dans son objectivité.

²⁸ Bernard Lecherbonnier. Profil d'une oeuvre. (Paris, p. 46.)

CHAPITRE VII

Le thème du trio

"Le trio" veut dire la relation de trois personnes, et il semble que Sartre le favorise beaucoup pour démontrer cette difficulté des relations avec autrui dont on parle: il l'a traité à plusieurs reprises. Parmi ses oeuvres présentant des "trios" soit en formation, soit en décomposition, relevons L'Âge de raison, (1945) dont la rédaction est antérieure à Huis clos, mais à peu près contemporaine de l'échec affectif du trio expérimenté par Simone de Beauvoir et lui-même (et sur lequel on va revenir de temps à autre au cours de notre discussion). En effet L'Âge de raison présente deux trios superposés: Marcelle-Mathieu-Ivich et Mathieu-Marcelle-Daniel. Ce qui correspond plus exactement au trio Beauvoir-Sartre-Olga et (très probablement) à celui Sartre-Beauvoir-Mario, tels qu'ils apparaissent dans La Force de l'âge. Ces trios sont constamment instables, et c'est un supplice supplémentaire que d'avoir dans Huis clos stabilisé pour l'éternité une forme de groupe, instable de nature, parce que, dans sa structure même, intenable. Cette forme de groupe est criblée de conflits comme on voit dans Huis clos et dans La Force de l'âge.

Dans le trio, 'je' suis obligé non seulement d'exister pour mon interlocuteur, le 'tu', mais aussi pour le spectateur, le 'il.' Le 'je' et le 'tu' peuvent, comme on l'a déjà montré, former un couple

grâce à la "confiance" [Estelle: "Si tu veux ma confiance il faut commencer par me donner la tienne (Huis clos, p. 175), et aussi la formation du couple Ève-Pierre dans Les jeux sont faits], c'est-à-dire grâce au mensonge. Mais 'il' qui nous voit de biais, qui apprécie notre "comédie" (mot répété par Inès), qui, n'y étant pas directement inclus, peut s'en écarter psychologiquement et affectivement, détecte nos alibis nos réticences, le caractère factice de la communication. Puisque le 'il' n'est pas ainsi inclus, il fera tout ce qu'il peut pour brouiller la relation pour-autrui, 'il' la révélera dans toute sa mauvaise foi. C'est peut-être pourquoi le trio a toujours été une forme choyée par les dramaturges, car elle permet d'opposer le discours direct du duo au discours triangulaire dont les données psycho-dramatiques de base sont totalement différentes.

Constamment ce thème revient dans Huis clos: et les plus frappants sont:

Inès:--Faites ce que vous voudrez, vous êtes les plus forts. Mais rappelez-vous, je suis là et je vous regarde. Je ne vous quitterai pas des yeux, Garcin; il faudra que vous l'embrassiez sous mon regard" (Huis clos, p. 169).

Le tiers fait écrouler tout, c'est l'imposteur, aussi bien que le voleur:

Inès:--Et elle? elle? vous me l'avez volée: si nous étions seules, croyez-vous qu'elle oserait me traiter comme elle me traite? Non, non: otez ces mains de votre figure, je ne vous laisserai pas . . . (Huis clos, p. 153.)

Non, le tiers ne laissera pas le duo, "ce serait trop commode" Inès ajoute. Le tiers, comme on a vu, fera tout son possible pour perturber toute tentation du duo de former un couple.

Aucun salut, aucun pacte à trois n'est possible, d'autant plus que la relation privilégiée qu'est l'amour s'instaurant entre deux des

membres du trio, ne peut devenir effective sous le regard du troisième. On a vu que dans l'amour, mon but était de devenir la chose de l'autre, de la liberté de l'autre qui m'a choisi, d'être à l'abri dans une liberté qui fonde mon être comme objet privilégié. Je demande à l'autre d'être un pur sujet,

Mais il suffit que les amants soient regardés ensemble par un tiers pour que chacun éprouve l'objectivation, non seulement de soi-même, mais de l'autre. Du même coup l'autre n'est plus pour moi la transcendance absolue qui me fonde dans mon être, mais il est transcendance-transcendée (--terme philosophique), non par moi mais par un autre. . . . Telle est la vraie raison pourquoi les amants recherchent la solitude. C'est que l'apparition d'un tiers, quel qu'il soit, est destruction de leur amour. . . . L'amour est un absolu perpétuellement relativisé par les autres. Il faudrait être seule au monde avec l'aimé pour que l'amour conserve son caractère d'axe de référence absolu.²⁹

Il n'est pas nécessaire de dire que ceci est impossible -- il va de soi. Autrement dit Garcin ne peut puiser dans la conscience d'Estelle le fondement de son existence, car au même moment Inès fait de lui une chose, un objet par son propre conscience. Tous deux deviennent donc, sous son regard, des prisonniers, et non deux absolus qui se fondent réciproquement.

Sartre a rendu cette inaptitude du trio à un quelconque accord, tout à fait sensibles par la complémentarité de leur faiblesses personnelles. Un lâche (Garcin), une diabolique (Estelle), une évaporée (Inès), ou, d'un autre point de vue, un homme, une homosexuelle et une femme, ce qui permet tous les figures psychologiques et sentimentales possibles. En outre leur situation sociale, apparemment sans rapport, les oppose définitivement: l'employée des postes, la

²⁹ Sartre. L'Être et le néant. (P. 444-45.)

femme entretenue, le journaliste. Les données psychologiques s'imbriquant dans cette classification d'ordre professionnel, on aboutit à des types sociaux et caractériels dont la réunion annonce un sabotage mutuel. Pas de hasard:

Inès:--Un hasard, n'est-ce pas? Eh bien, essayez donc de les changer de place et vous m'en direz des nouvelles. . . . Je vous dis qu'ils ont tout réglé. Jusque dans les moindres détails, avec amour. Cette chambre nous attendait.

Estelle:--Alors tout est prévu?

Inès:--Tout. Et nous sommes assortis. (Huis clos, p. 143.)

In n'y a aucun hasard comme Garcin et Estelle veulent nous faire croire; tout est parfaitement prévu et arrangé -- Inès a raison.

Garcin remarquera d'ailleurs bientôt que dans chacune de leurs trois vies, leurs fautes s'inscrivent à l'intérieur d'un trio où ils se conduisaient en tyrans. Ils seraient punis par là où ils auraient péché. Dans l'existence d'Inès, son intrusion dans la vie d'un couple qu'elle détruit. Dans celle de Garcin, une maîtresse qu'il impose à sa femme. Dans celle d'Estelle, un mari et un amant.

Garcin (à Inès):--Trois. Vous avez bien dit trois?

Inès:--Trois.

Garcin:--Un homme et deux femmes?

Inès:--Oui.

Garcin:--Tiens. . . . (Huis clos, p. 156.)

Donc, c'est claire, tout à fait simple: il n'y a pas de hasard en enfer; on subit l'enfer que l'on a mérité. Dès le commencement Inès n'en doute pas.

L'expérience du trio remonte en réalité à la toute petite enfance de Sartre, au trio familial qui l'éleva (deux femmes et un homme). L'absence du père, de l'autorité, reflète une négligence du côté viril qui s'affirme dans tous les trois sartriens où l'influence des femmes a tendance à supplanter la faible volonté d'un Garcin, d'un Mathieu. Le trio par son déséquilibre physique annonce un déséquilibre moral. C'est la forme incomplète par excellence, celle dont pâtiront Sartre, Simone de Beauvoir en présence d'Olga.

On référera, pour le détail de ces histoires, à La Force de l'âge pour suivre attentivement la portée de cette échec³⁰ et à L'Âge de raison pour, à travers le portrait d'Ivich, confronter la vision que Sartre eut d'Olga, à celle qu'en propose Simone de Beauvoir, dont voici un certain nombre de réflexions jalonnant la narration:

Notre premier soin fut d'édifier pour elle, pour nous un avenir: au lieu d'un couple, nous serions désormais un trio. Nous pensions que les rapports humains sont perpétuellement à inventer, qu'à priori aucune forme n'est privilégiée, aucune impossible.³¹

Il était rare qu'elle se fâchât avec Sartre sans m'envelopper dans son hostilité. Parfois aussi pour se venger de ma tièdèur, elle se rapprochait ostensiblement de lui et me battait froid; puis, soudain cette inimitié entre nous l'affolait et elle se retournait contre Sartre.³²

Ainsi nous trouvâmes-nous tous les trois malmenés par cette machine doucement infernale que nous avions agencée. . . . Certainement, (les ombles) n'auraient pas pris tant

³⁰ S. de Beauvoir. La Force de l'âge. (P. 248-69, 348-52.)

³¹ Ibid., p. 250.

³² Ibid., p. 264.

d'importance si nous avions vécu à Paris; Nous aurions eu bien des recours: nos amis, des distractions. Mais notre trio vivait sous cloche, en serre chaude, dans l'oppressante solitude de province.³³

Olga m'obligea à affronter une vérité que jusqu'alors, je l'ai dit, je m'étais ingéniée à esquiver: autrui existe au même titre que moi, et avec autant d'évidence. . . . Séparée de moi, elle me regardait avec des yeux étrangers qui me changeaient en objet; parfois une idole, parfois une ennemie . . . Je perdis un peu de mon assurance; j'en souffris.³⁴

Ce qui m'ébranla davantage encore, ce furent les dissensions qui parfois m'opposaient à Sartre. . . . Je m'avouai qu'il était abusif de confondre un autre et moi-même sous l'équivoque de ce mot trop commode: nous.³⁵

Mais, en face d'elle, Sartre lui aussi se laissait aller au désordre de ses émotions; il éprouvait des inquiétudes, des fureurs, des joies qu'il ne connaissait pas avec moi. Le malaises que j'en ressentis allait plus loin que la jalousie: par moments je me demandais si mon bonheur ne reposait pas tout entier sur un énorme mensonge.³⁶

On pourrait continuer cette étude (du trio) à travers les trois ouvrages déjà cités: L'Âge de raison; La Force de l'âge; L'Invitée. C'est pour démontrer que si Sartre traite le trio d'une forme choyée, c'est parce qu'il en a eu une expérience personnelle. Cette forme, comme on a vu par les témoignages de Simone de Beauvoir et ceux de Sartre lui-même, rend toute relation, qu'elle soit mutuelle, sentimentale, ou sociale, impossible. On sait maintenant que ce n'est pas par hasard que Sartre a traité le trio avec un tel succès. Il aurait été un paradoxe dramatique si cette forme qui fut instable dans la vie réelle de l'auteur devenait

³³ Ibid., p. 266.

³⁴ Ibid., p. 267-68.

³⁵ Ibid., p. 268.

³⁶ Ibid., p. 269.

stabilisée dans Huis clos. L'insistance sur ce point ici (--la difficulté de cette relation) provient du fait qu'en ce lieu privilégié se rencontre visiblement la problématique de l'homme et celle du philosophe et que de toute évidence Huis clos, L'Âge de raison (Sartre) et L'Invitée (S. de Beauvoir) en expriment la cristallisation littéraire.

CHAPITRE VIII

Conclusion

Après avoir vu la forme la plus impossible (le trio) des relations mutuelles et sociales, nous sommes presque à la fin de ce voyage à travers Huis clos pour déchiffrer toutes les attitudes possibles entre les trois personnages condamnés à vivre à jamais ensemble dans leur cellule (l'enfer). Nous avons vu que toutes les voies possibles pour fonder des relations concrètes avec-eux-mêmes sont semées des difficultés. La cause principale c'est l'existence de l'autre et ma propre existence, ce qui fait la différence entre un être humain et un objet inanimé, car un être réfléchit et sait qu'il existe. Par cette existence un conflit est établi entre moi et autrui -- l'autre me pense, me juge en m'objectivant. Je fais autant de lui car mon objectivation ne dure guère puisque ma propre liberté milite contre sa liberté en le faisant mon objet à son tour. Nos regards se heurtent constamment dans la tentation de donner une signification au monde.

C'est ce que ne cesse pas de démontrer l'auteur tout au long le trame de cette pièce. Pour établir une sorte de rapport entre eux, les personnages de Huis clos essaient d'abord l'amour: Inès fait tout dans son pouvoir pour séduire Estelle; la présence de Garcin fait écrouler cette tentation, car Estelle veut un homme, elle veut que Garcin la regarde. Les deux (--Garcin et Estelle) tentent à leur tour de s'aimer. En vain, car aucun couple n'est pas possible sous ce regard

trop lucid et bouleversant d'Inès. Il n'y a donc aucune solution dans l'amour autant qu'il y ait un tiers, qui dénonce leurs mensonges et leur mauvaise foi. "L'amour étant exigence d'être aimé par la liberté de l'autre, il faut qu'il soit rigoureusement réciproque, et par là cette liberté doit s'adresser à ma propre liberté,"³⁷ c'est pourquoi Estelle répond à Garcin, "si tu veux ma confiance, il faut commencer par me donner la tienne" (Huis clos, p. 175).

Mais à peine ai-je obtenu d'être aimé, l'être qui m'aime a déjà perdu son pouvoir de me justifier, de me fonder, il m'éprouve comme subjectivité, il me rejette dans mon devoir de me faire exister pour moi-même. "Ainsi c'est en vain que j'aurai tenté de me perdre dans l'objectivité, ma passion m'aura servi de rien, l'autre m'a renvoyé à mon injustifiable subjectivité."³⁸ Donc, l'amour ne résout rien; le conflit de l'intersubjectivité et l'interobjectivité reste toujours.

L'indifférence n'est non plus une solution Garcin joue l'indifférence, mais nous avons vu qu'il ne peut ni s'empêcher de penser, ni défendre à l'autre de savoir qu'il pense. Ainsi, jouer l'indifférence ou le silence n'est rien d'autre que me rendre plus ridicule aux yeux d'autrui qui sait que je le juge et ne perds pas un seul mot de ce qu'il dit.

Par la haine Estelle, l'infanticide, essaye d'assassiner Inès pour l'anéantir à jamais ("... Eh bien, elle ne nous verra plus" Huis clos, p. 182). Aucun issue: ils sont déjà morts. Inès hait Garcin et Estelle aussi ("... Comme je vous hais tous les deux" Huis clos,

³⁷ Francis Jeanson. Le Problème morale et la pensée de Sartre. (Paris: Ed. du Seuil), p. 221.

p. 169); cela ne peut rien non plus, car (comme on a déjà vu) celui qui hait se fait plus de mal. En outre, la haine démontre mon incapacité devant l'autre, elle démontre que ma liberté, autant que le 'pour-soi', ne vuisse rien devant l'autre -- sa liberté. Peut-être, il y aura un remède dans la colère. Mais qu'est-ce que c'est que la colère? Francis Jeanson nous donne la réponse:

Conduite de défaitisme de l'être qui renonce à l'effort qu'il lui faudrait faire pour convaincre l'autrui sous le plan de l'entente entre deux libertés, et qui fait appel à dès procédés du type magique.³⁹

Garcin aura recours, à plusieurs reprises, à ce procédé pour intimider soit Estelle, soit Inès, mais celle-ci n'est pas un être à être intimidé. Ce procédé ne sert à rien que de masquer son incapacité et son complexe d'infériorité, car la colère est une sorte d'évasion puisque:

. . . Il s'agit en effet, pour l'homme en colère, de remédier à l'inefficacité de son argumentation en impressionnant son interlocuteur. Il s'efforce ainsi de la faire pénétrer dans un monde où les arguments ne comptent plus, où il acceptera de se réduire à ce complexe corporel, où il s'engagera lui-même dans une attitude qui aura précisément pour effet de lui faire vivre la peur avec tout son être.⁴⁰

Le problème continue. La conscience que l'on a de l'autre est établie par le regard, et on vient de voir que celui-ci joue un très grand rôle dans le trame de Huis clos; il joue aussi un rôle primordial dans la vie réelle. Le regard (surtout d'un tiers) fait écrouler toute tentation des personnages de s'entendre. Inès fait appel maintes fois au pouvoir magique du regard, et de telles phrases comme: "Je suis là,

³⁹ Ibid., p. 228.

⁴⁰ Ibid., p. 228.

je vous vois, . . . sous mon regard . . .", pour détruire le couple Garcin-Estelle en formation, et, les résultats sont frappants. Mais, pourquoi le regard, a-t-elle un tel pouvoir? C'est que le regard d'autrui me fait subir un sentiment de honte; Sartre fortifie cette réponse dans L'Être et le néant comme on a déjà vu.

Voilà donc où réside le pouvoir du regard. C'est le regard qui me signale que l'autre me voit, me juge; son regard semble pénétrer tout mon être; il sait ce que je suis -- lâche, meurtrier, homosexuelle, infanticide. Cette réalisation de ce que je suis à travers le regard d'autrui génère cette sentiment de honte. Les difficultés que heurtent les personnages de Huis clos dans leurs relations avec autrui provient de leurs propre existence -- il n'y a donc rien à faire, il n'y a aucun remède. Bref, Huis clos nous présente:

. . . un monde où tous (les) moyens de défense contre l'autre nous sont systématiquement, l'un après l'autre, supprimés. . . . L'homme damné, menacé par l'autre, s'apprête à saisir l'arme habituelle, que dans une situation analogue le monde d'ici-bas lui fournissait; l'arme se présente, mais aussitôt, grâce à une sorte de mécanisme infernal, elle se dérobe.⁴¹

Autrui constitue un obstacle dans ma tentation de fonder des relations concrètes avec les autres -- on n'a pas honte tout seul; on n'éprouve pas le sentiment du complexe d'infériorité tout seul, on n'est pas lâche tout seul -- c'est toujours honte de soi devant quelqu'un, devant autrui. C'est à cause de son jugement inéluctable.

Puisqu'on ne puisse rien contre les jugements qu'autrui porte sur lui, on devient mort comme les personnages de Huis clos qui sont

⁴¹ Robert Campbell. J.-P. Sartre ou une littérature philosophique. (Ed. P. Ardent), p. 129.

contraints à poser sur leur passé le regard qu'autrui y posera, de se juger sur ce bilan, sur ce navrant bilan. Donc, les autres pour eux ne sont évidemment pas les seuls trois prisonniers qui cohabitent dans l'enfer, mais aussi les survivants dont ils sont la proie, qui leur rappellent qu'on n'est rien d'autre que sa vie.

Oui, on n'est rien d'autre que sa vie (d'après Sartre), mais tous les problèmes qu'on rencontre, toutes les difficultés qu'on a dans les relations avec autrui proviennent de l'effort de vivre la vie. Que faire alors? Quoique l'on soit apparemment libre de se faire à son gré (comme Sartre nous a dit), la question se pose: Est-ce qu'on est vraiment libre de vivre sa vie comme il la veut, entre cette foule de regards qui le mange et semble lui dire, ". . . rappelez-vous nous sommes là et vous voyons"? Vivre sa vie n'est-il pas se heurter contre ces obstacles créés par l'existence d'autrui, n'est-il pas faire face aux rapports impossibles avec les autres? Il n'y a aucun remède; même la mort n'offre pas de solution (comme on a vu dans Huis clos), elle ne fait qu'aggraver la situation car en mourant on laisse sa vie (comme Garcin) entre les mains des survivants; le trait étant tirés, on serait contraint à poser sur son passé le regard qu'autrui y poserait. Pierre-Henri Simon a bien dit que:

Dans Huis clos Sartre veut démontrer que les contacts humains sont impossibles ou intolérables aussi longtemps que la sympathie, sous quelque forme que ce soit, amitié, tendresse, indulgence, n'a pas amorti des amours-propres confrontés. "L'enfer, c'est les autres" le mot de Sartre, s'il constate un fait sans l'ériger en loi fatale, n'est que l'écho grinçant du grand cri bernanosien: . . . L'autre qui nous gêne, nous tourmente, nous humilie ou simplement

nous juge, celui-là, il est vrai, écorche et détruit
notre être . . .⁴²

Fuir devant ces difficultés sera une manifestation de la lâcheté. On doit assumer la situation, faire son acte (pour éviter le jugement d'être lâche). Il ne faut pas renoncer car, "ce qui fait la lâcheté, c'est l'acte de renoncer ou de céder, un tempérament n'est pas un acte; le lâche est défini à partir de l'acte qu'il fait."⁴³

Huis clos met à nu notre propre condition humaine, qui est les rapports quasi impossibles avec les autres. Ceci provient de l'existence parce que nous n'existons pas seuls. Mais, malgré tous ces obstacles, nous ne devons pas avoir recours (comme Garcin) à l'autojustification, (ni même à la mort car elle "est le triomphe du point de vue d'autrui sur le point de vue que 'je suis' sur moi-même. . ." ⁴⁴); notre dernier recours réside (comme Sartre nous conseille) dans une acte légitime -- oui, une acte légitime qui tendra à notre réalisation nous sauvera, c'est ça la morale.

⁴² Pierre-Henri Simon. Théâtre et destin. (Paris: Librairie Armand Colin, 1959, p. 188-189.)

⁴³ Sartre, J.-P. L'Existentialisme . . . (P. 60.)

⁴⁴ ----- . L'Être et le néant. (P. 624).

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Jean-Paul lues pour la thèse

Sartre, Jean-Paul, Théâtre I. Paris: Gallimard, 1947. Toutes les références à Huis clos renvoient à cette édition qui contient trois autres pièces de Sartre: Les Mouches; Morts sans sépulture; La P . . . respectueuse.

----- . L'Être et le néant. Paris: Gallimard, 1943.

----- . Le Diable et le Bon Dieu. Paris: Gallimard, 1951.

----- . Situations I, III. Paris: Gallimard, 1948.

----- . L'Existentialisme est un humanisme. Paris: Nagel, 1946.

----- . La Transcendance de l'Ego. Librairie Vrin, 1938.

----- . Esquisse d'une théorie phénoménologique des émotions.

Paris: Herman, 1939. Ce texte est essentiel pour comprendre les réactions des personnages dans Huis clos.

----- . La Mort dans l'âme. Paris: Gallimard, 1949.

----- . Le Sursis. Le livre de poche, 1945.

----- . Les Mots. Paris: Gallimard, 1945.

----- . Les Jeux sont faits. Paris: Nagel, 1949.

----- . Le Mur. Livre de poche, 1939.

Oeuvres critiques -- Etudes de base

- Albérès, R.-M. Sartre. Paris: Ed. Universitaire, Collections "Classiques du XX^e siècle", 1964.
- De Beauvoir, Simone. La Force de l'âge. Gallimard, 1964.
- Beigbeder, Marc et Deledalle Gerard. Sartre. Paris: Bordas, 1968.
- Boros, Marie-Denise. Un Séquestré, l'homme sartrien. Paris: Nizet, 1968.
- Campbell, Robert. Jean-Paul Sartre ou une littérature philosophique. Éd. Pierre Ardent, 1945.
- Jeanson, Francis. Le Problème morale et la pensée de Jean-Paul Sartre. Paris: Ed. du Myrthe, 1947.
- . Sartre par lui-même. Paris: Ed. du Seuil, Collection "Ecrivains de toujours", 1955.
- Lilar, Suzanne. A Propos de Sartre et de l'amour. Paris: Grasset, 1967.
- Varet, Gilbert. L'Ontologie de Sartre. Paris: Presses Universitaire, 1948.

Lectures supplémentaires

- Alberts, C.-P. La Porte ouverte (De open hal). Den Haag, Utig "De Waterman", 1949.
- Audry, Colette. Connaissance de Sartre. Paris: Julliard, 1950.
- Audry, Colette. Sartre. Paris: Seghers, Coll. "Philosophes de tous les temps", 1966.
- Beigbeder, Marc. L'Homme Sartre. Paris: Bordas, 1947.
- Burnier, M.-A. Les Existentialistes et la politique. Paris: Gallimard, Coll. "Idées", 1967.